

Cinq textes en hommage à Bernard Arcand (1945-2009)

Textes réunis par Sylvie Poirier · Université Laval



Pour Bernard Arcand

Yvan Simonis · Université Laval / Gifric

D'aucune façon, je n'évoquerai Bernard Arcand comme si j'avais un droit particulier à le faire. Je souhaite encore moins risquer un bilan de son travail que je connais insuffisamment. Mais cet homme était attirant. Pendant vingt ans, je fus son collègue et les occasions n'ont pas manqué de se trouver avec lui aux frontières de l'amitié et du travail professionnel. Nos désaccords n'y gâchaient pas le plaisir de se rencontrer et chacun percevait la confiance qu'il accordait à l'autre aux moments mêmes où nous grognions en chœur.

Tout de lui disait ses préférences professionnelles du côté du *scholarship* à l'anglaise. Brillant et tout sauf naïf, Bernard Arcand avait le don immédiat d'un regard paradoxal et inédit sur ce qui l'entourait et qui provoquait de temps en temps son indignation de la bêtise d'autrui. Il avait le goût de secouer nos compréhensions et riait avec patience de la ténacité des points de vue qu'il aurait aimé transformer. Qui n'a pas profité pour relancer sa propre réflexion du regard qu'il portait sur les réalités humaines qui l'entouraient?

Nous avons tous attendu 'Das Cuiva' comme il disait, l'œuvre du *scholar* dont il rêvait sur son riche terrain colombien et qu'il n'a malheureusement pas eu le temps d'achever. Qui n'a pas admiré le bien-fondé et l'utilité de son livre avec Sylvie Vincent sur l'image des Amérindiens dans les manuels scolaires du Québec? Quel anthropologue au Québec n'est pas redevable à Bernard Arcand et à Serge Bouchard, son grand ami, d'avoir dépoussiéré avec tant de talent, désenclavé avec tant de brio dans le regard et l'écriture, nos traintrains anthropologiques? Les jeunes anthropologues savent ce qu'ils leur doivent et la profession d'anthropologue n'a plus la même image après leur passage, comme si l'anthropologie se mettait à respirer et gardait pour tous des avenir possibles.

Joignant l'humour au talent, très sensible et attentif, secret et émouvant, on pouvait compter sur Bernard Arcand. S'il promettait, il tenait et ne trahissait pas. Nous avions devant nous un grand vivant qui le reste pour nous. Tout en lui débordait les limites de sa profession, c'est cela qui le rendait crédible aux yeux de ses collègues et amis.

Deux souvenirs de Bernard Arcand

Pierre Beaucage *Université de Montréal*

De plusieurs rencontres et discussions survenues au cours des ans, deux souvenirs me reviennent particulièrement.

Québécois et Netsilik

Notre première rencontre eut lieu à l'Université de Montréal. Nous sommes à l'hiver 1963. Elena et moi, tous deux étudiants à l'Université Laval, sommes venus faire un saut dans la Grande Ville. D'abord pour visiter la métropole (que je ne connais guère mieux que ma fiancée) mais aussi pour établir le contact avec le flamboyant département d'anthropologie fondé quelques années auparavant; à Laval, nous ne sommes alors que cinq étudiants, avec deux professeurs permanents, intégrés dans un département de sociologie et d'anthropologie. Il y a beaucoup d'animation ce jour-là à l'Université de Montréal; on va projeter *The Netsilik Eskimo*, d'Asen Balikci. Et on échange avec nos confrères, dont Bernard. D'entrée de jeu, je manifeste un étonnement bien provincial : Elena et moi avons été incapables de nous faire servir en français dans un restaurant italien du Vieux-Montréal. Les yeux de Bernard pétillent de malice : « Mais qu'est-ce que tu croyais? Ce n'est pas Québec ici. Au centre-ville, nous sommes des étrangers. » Un autre étudiant en profite aussitôt pour souligner l'urgence de faire l'indépendance!

C'est de toute autre chose dont on va parler après la projection. Certains reprochent à Balikci d'avoir « nettoyé » le campement inuk des boîtes de conserves et des tasses de thé ébréchées avant le tournage. Balikci le reconnaît : « Dans mon film, je voulais représenter la culture esquimaude traditionnelle. » Un débat s'amorce sur l'authenticité culturelle et tourne rapidement à vide. Pour ma part, imprégné par l'idéologie du développement, qui avait alors le vent en poupe, j'aurais été de ceux qui préconisent l'étude du changement plutôt que de la tradition, mais je suis sensible à l'argument de Bernard : sans s'enfermer dans une vision passéiste, il est également légi-

time d'étudier ce qui fait la différence de ces sociétés et si nous, anthropologues ne le faisons pas, qui le fera?

La guerre des sexes en Amazonie ...

À la fin des années 1960, Bernard et moi avons fait nos études de doctorat en Angleterre presque en même temps, mais nous ne nous sommes pas croisés : il avait opté pour Cambridge et moi pour la London School of Economics. C'est peut-être pour ça, en partie du moins, que je suis devenu marxiste et lui, structuraliste. J'ai crû remarquer lors de mon séjour que l'ébullition des universités londonniennes, davantage en contact avec les soixante-huitards parisiens, tranchait avec le calme studieux des pelouses et des murs couverts de lierre d'Oxford et de Cambridge. Ce n'est qu'après notre retour au Québec que nous avons rétabli le contact, pour constater que, paradoxalement, nos orientations différentes convergeaient vers des questionnements communs. M'intéressant à l'anthropologie économique dans la perspective du matérialisme historique, je voulais vérifier l'hypothèse de Marx et d'Engels sur l'absence de rapports de domination dans les sociétés sans classes. J'avais observé des différences importantes sur ce plan entre les Garifunas de la côte hondurienne, horticulteurs forestiers et pêcheurs, et les paysans nahuas des montagnes mexicaines, chez qui les rapports sociaux, y compris les rapports de genre, étaient beaucoup plus hiérarchisés. Il me manquait des chasseurs-cueilleurs. Or, Bernard avait séjourné un an parmi l'un des rares peuples sud-américains à ne pas pratiquer l'agriculture. Il semblait enchanté de parler des Cuivas et les données abondantes qu'il me communiqua me semblèrent alors confirmer mon hypothèse (Beaucage 1976). Les petites bandes qui vivaient de chasse et de ramassage constituaient bien les « premières sociétés d'abondance », selon l'expression heureuse de Marshall Sahlins. Sans s'identifier du tout au marxisme, Bernard me parut sincèrement heureux de voir que ses données coïncidaient avec les intuitions de Marx et d'Engels. Sauf sur un point important, celui des rapports entre les hommes et les femmes. Certes, le contrôle de la chasse ne permettait pas aux hommes d'exercer une domination; il formula même l'hypothèse qu'il s'agissait d'un moyen symbolique de contrebalancer le pouvoir considérable que donne aux femmes leur rôle fondamental et manifeste dans la procréation (Arcand 1976). Il me confia cependant, qu'au niveau du quotidien, ni leur rôle économique majeur ni même la résidence uxori-locale ne mettait les femmes cuivas à l'abri de la violence conjugale. Ce fait discordant m'amena, à terme, à reconsidérer ce que mon hypothèse avait de mécaniste : des rapports similaires à la production n'entraînent pas nécessairement des rapports sociaux semblables, comme

on le voit si l'on compare les Iroquois et les Yanomamis. Des années plus tard, je constatai que Bernard avait poursuivi sa réflexion sur une voie convergente : il en vint à remettre en question la catégorie même de chasseurs-cueilleurs (1988), tandis que j'en venais à reconnaître une place importante à la prédation, aux côtés de la réciprocité, au sein des rapports sociaux de base des « sociétés sans classes » (autre catégorie qui n'a pas résisté à l'analyse).

... et chez nous

Il me faut aussi mentionner le débat qui n'a pas eu lieu entre nous. En 1991, son livre *Le jaguar et le tamanoir* provoqua des remous qui débordèrent de beaucoup l'étang tranquille de l'ethnologie. Le marxisme disparaissait peu à peu de l'avant-scène politique et théorique, mais le féminisme était encore à son apogée, porté par l'entrée massive des femmes sur le marché du travail et dans la production des connaissances. Les féministes (marxisantes, radicales, réformistes) dénonçaient les formes économiques, politiques et symboliques de l'oppression des femmes et, parmi ces dernières, la pornographie qui réduisait la femme au statut d'objet sexuel. Or, le livre d'Arcand reprenait et développait une thèse esquissée dans son article de 1976, et ailleurs (voir Arcand 1979), à l'effet que ce sont les représentations qui définissent les rapports sociaux, beaucoup plus que la position dans le processus de production. Il situait cette fois le champ d'application de son hypothèse dans la société occidentale contemporaine; en simplifiant beaucoup, la pornographie produit chez les hommes ce que les romans Arlequin produisent chez les femmes, une incitation à se rapprocher de l'Autre, échappant ainsi à l'ennuyeuse et stérile solitude du tamanoir. Il s'ensuivit une levée de boucliers et certaines n'hésitèrent pas à faire de Bernard un suppôt de l'oppression des femmes dans ses formes les plus abjectes.

J'ai toujours eu l'impression que Bernard avait voulu, par une thèse poussée à la limite, provoquer un débat dans une société qui lui paraissait par moments beaucoup trop calme. Il l'a fait à la manière de Voltaire dans *Candide*, par exemple, ou dans *L'homme aux quarante écus*. Je me souviens d'avoir pris des notes en vue d'un éventuel débat; nous en avons même parlé, lors d'une brève rencontre à un congrès. Mais nous avons tous les deux d'autres chats à fouetter et ce débat n'a jamais eu lieu.

Peut-être, si les Wendat avaient raison, et si nous nous sommes trompés tous les deux, aurons-nous le loisir de poursuivre la discussion au pays des chasses éternelles?

Références

- Arcand, Bernard
- 1976 Essai sur l'origine des inégalités entre les sexes. *Anthropologie et Sociétés* 1(3):15-42.
 - 1979 Production, culture et idéologie: approche structuraliste. *Dans Perspectives anthropologiques*. Un collectif d'anthropologues québécois. Pp. 143-153. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique.
 - 1988 Il n'y a jamais eu de sociétés de chasseurs-cueilleurs. *Anthropologie et sociétés* 12(1):39-58.
 - 1991 Le jaguar et le tamanoir. Vers le degré zéro de la pornographie. Montréal: Les Éditions du Boréal.
- Beaucage, Pierre
- 1976 Enfer ou paradis perdu: les rapports sociaux de production dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs. *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie* 13(4):397-412.
 - 1995 Donner et prendre. Garifunas et Yanomamis. *Anthropologie et sociétés* 19(1-2):95-118.

Patience, patience dans l'azur ...

Pierre Maranda *Université Laval*

Bernard Arcand abandonna McGill quand Yvan Breton, alors directeur de notre département, l'invita à se joindre à la petite cohorte « structuraliste » déjà en place. Il voulait ainsi élargir la base épistémologique du collège professoral et contrebalancer le contingent « marxiste » / « structuralo-marxiste » qui en formait l'effectif prédominant. Bernard Saladin d'Anglure et Yvan Simonis assuraient déjà des enseignements reflétant les contributions exceptionnelles de Claude Lévi-Strauss à notre discipline. Convié par Breton, je les rejoignis en 1976 suivi peu après d'Éric Schwimmer et de Bernard Arcand. Bernard avait fait son doctorat à l'Université de Cambridge où il avait travaillé avec les éminents structuralistes Edmund Leach et Jack Goody. Nous avons alors entrepris des réformes du curriculum, avons planifié et donné des cours et organisé diverses activités, tout cela en facettes que nous voulions complémentaires.

*

Bernard Arcand a éminemment pratiqué ce que j'ai appelé dans diverses publications une « anthropologie de la résonance ». Il savait se taire pour écouter, avec attention, chaleureusement : l'ouverture. Il se mettait au diapason, pour attendre, et attendre encore. Laisser l'autre terminer le cheminement de sa pensée, le laisser déployer le pan de l'univers qu'il laisse entrevoir. Ne pas bousculer ses pauses, ses reprises... Reconnaître le geste qui indique qu'il pourrait en avoir encore à dire... Patience...

*Patience, patience,
Patience dans l'azur!
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr!*

Écrivait Paul Valéry dans *Charmes*. Et sa patience faisait que Bernard Arcand charmait – tout autant, d'ailleurs, qu'il pouvait montrer une fermeté qui, la plupart du temps, restait délicatement cordiale lorsqu'il devait exprimer un désaccord avec son ou ses interlocuteurs.

Arcand a toujours su, professionnellement mais aussi quotidiennement avec ses proches, avec ses nombreux étudiants et ses encore plus nombreux lecteurs et auditeurs à la radio ou à la télévision, vibrer avec eux, avec nous tous. Résonnant, il établissait une chaleureuse relation de consonance avec ceux qui avaient le privilège de le rencontrer. Ce qui ne l'empêchait pas, loin de là, de raisonner avec grande agilité conceptuelle et une intelligente vivacité.

Et cela dans un esprit que révèle une citation d'un de ses écrits dont je dis qu'elle le caractérisait lui-même alors que, modestement, il parlait en général :

Les grands savants [...] sont souvent perçus comme des individus particulièrement calmes, qui dégagent une attitude sereine, couronnée parfois d'un léger sourire mystérieux. Tout le contraire des experts stressés et de certains universitaires agités qui s'excitent sur un air grave et qui souvent nous énervent. [*De la fin du mâle, de l'emballage et autres lieux communs*, avec Serge Bouchard. Montréal: Boréal, 1996, p. 161]

Ces deux phrases s'appliquent à Bernard lui-même. Tous ont pu le constater à plusieurs reprises, et moi en particulier, notamment lors de réunions du département au cours desquelles lui et moi propositions aux collègues des orientations nouvelles. Il manifestait parfois une certaine détermination face aux réticences ou réserves de ceux qui préféreraient la routine aux innovations, une hardiesse qui ne l'empêchait toutefois aucunement de se consacrer entièrement et avec dévouement à une collégialité qu'il aurait parfois espérée plus dynamique. Une collégialité qu'il prit l'initiative de promouvoir et d'en maintenir l'élan au moyen de ces rencontres informelles qu'il avait mises en œuvre lors des « midis du département » dans la salle du Conseil de la faculté. Là, au cours de ces forums ouverts, nous tous avions l'occasion de traiter librement de ce qui nous tenait à cœur et d'échanger des propos parfois pétulants qui faisaient de ces occasions des moments privilégiés. Bernard fit évoluer la formule. Nos rencontres devinrent des séminaires en soirée, au cours desquels des invités de l'extérieur – ainsi que nos col-

lègues et nos étudiants des cycles supérieurs – présentaient des travaux en cours que les commentaires des participants aidaient à mieux cibler. Au département lors de ces années privilégiées, grâce aux innovations menées par Arcand, on connut des moments forts dont plusieurs gardent un souvenir nostalgique.

Au niveau académique, le dynamisme de Bernard déborda le cadre du département. De 1989 à 1991, les membres de la CASCA (Canadian Anthropological Society/Société Canadienne d'Anthropologie) apprécièrent grandement la présidence qu'il exerça avec le dévouement et le sens de l'humour qui le caractérisaient. Pendant ces années, nous considérons comme une occasion de réjouissances tout autant que de stimulation les congrès annuels auxquels nous participions avec entrain. Lors de conférences internationales, Bernard, spécialiste des Cuiva de l'Amazonie, « chasseurs-cueilleurs » auprès desquels il a fait des terrains approfondis, énonça des critiques et des remises en question de cette appellation qui ébranlèrent l'épistémologie de ses collègues. Je dois aussi signaler les apports de Bernard à l'approche évaluative d'impacts environnementaux sur les communautés amérindiennes, dont, entre autres, celui des grands projets d'Hydro-Québec. Ses vastes connaissances lui permettaient de passer avec une égale compétence des peuples du grand nord et des Amérindiens du Québec aux autochtones de l'Amazonie. En témoignent : outre les évaluations d'impacts que je viens de mentionner, il faut se remémorer son ouvrage de 1979 avec Sylvie Vincent, *L'Image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, son film de 1987 sur les Cuiva, *The Last of the Cuiva*, et les données ethnographiques sur ces Amérindiens de l'Amazonie qui court-circuitent pour l'interpréter la pornographie dans le monde moderne (*Le Jaguar et le Tama-noir. Vers le degré zéro de la pornographie*, 1991). Et qui ignorerait les *Lieux communs* par lesquels, avec son ami Serge Bouchard, il nous interpella pendant dix ans à la radio et sous forme de livres (1993-2003), nous apprenant à décapier la vie quotidienne.

*

Bernard avait de la suite dans les idées et les explorait, où que cela le conduisit. En cela, il était profondément humain car on peut dire de lui ce que Lévi-Strauss – qu'il enseignait évidemment dans le cours sur le structuralisme – écrivait dans une de ses toutes dernières publications (il avait alors 96 ans) :

Toujours et partout, depuis que l'humanité existe, 'suivre son idée' fut une des plus constantes occupations de l'homme. Cet exercice lui procure une satisfaction, il y trouve un intérêt intrinsèque, et il ne se

pose pas la question de savoir où cette exploration le conduira. Il est de fait [...] que l'exploration des puissances de l'esprit conduit toujours quelque part, même si plusieurs siècles ou millénaires s'écoulaient avant qu'on découvre de quel niveau longtemps caché du monde réel, des idées d'allure fantastique n'étaient que le reflet. [« Pensée mythique et pensée scientifique », *Lévi-Strauss*, Paris : L'Herne, p. 41-42, 2004]

*

Implicitement en consonance avec ce que nos collègues français du groupe Érasme ont appelé la socio-cosmologie, Bernard, aidé par les siens à remonter dans son bureau pour y faire un dernier passage, a pu mourir en paix.

Le don de vie a passé dans les fleurs
(Paul Valéry, *Le Cimetière marin*).

Bernard Arcand, Anthropologist as Engaged Outsider

Harvey A. Feit *McMaster University*

I encountered Bernard Arcand occasionally but our exchanges were often memorable, as well as puzzling, amusing and enriching for me. Unfortunately, I never found the opportunities to get to know Bernard well.

The earliest substantial encounter with Bernard that I recall was when he served as a member of my Ph.D. oral defence committee. My 1978 dissertation was exceptionally long despite the urgings of my supervisor who warned me of the reception that its length would provoke among colleagues. Nevertheless, it somehow came as a surprise to me during the oral defence questioning, as I looked out the window at Mont Royal and sought to stay calm, that the examiners around the table had not actually read the thesis, just the introduction and conclusion.

As I relaxed, Bernard created another surprise for me. He asked a couple of fascinating questions about comparisons of Cree to other hunter-gatherers that depended on material buried in the central chapters of the thesis about hunting and social life. I did not have clear answers, but because the questions were so felicitously phrased, and they were asked with a twinkle in his eyes, they invited a discussion rather than a mental block. After the defence was over, and most of the examining committee members had departed, Bernard stayed to continue to discuss, to share more of his insights and to invite me to think and share more than I had been able to say on the spot. His engagement exemplified and affirmed that this

was a scholarly event and not just an administrative exercise.

It puzzled me for a long time after why Bernard did read the dissertation through, as it was very different in substance and style from his obvious gifts in analysis and writing. I puzzled enough that I got him to confirm that he had read it through. Over time however I came to see how Bernard repeatedly engaged ideas and issues in settings which were far from his obvious interests and I came to appreciate the exploratory intellect he brought to the world and to his colleagues. This was clearly one of the foundations of the diversity of his work. It certainly made my academic rite-de-passage a memorable and rewarding experience.

In the following decade Bernard and I were in touch through his involvement in northern Québec, including his appointment to a regional environmental committee. I do not recall that we ever sat in the same meetings, but when we did meet, we sometimes talked about and compared the environmental policy-making in the James Bay Cree and Northern Quebec Inuit regions. And I met other people involved in these regions who talked about Bernard's involvement.

In these encounters, Bernard and I had a moderate but palpable discomfort with each other. I would discuss from the perspective of a particular form of engaged anthropology, Bernard would reply from what I saw as a less engaged position that I found hard to locate, and which left me with a distinct disquiet. I am not sure I ever understood his engagement fully, but I came to appreciate many aspects of it.

In his presentation to a 1984 conference held in Kuujuaq on environment, development and Kativik (the regional government in the Inuit areas), Bernard noted that he was the only member of his conference panel who was not immediately involved in development projects, and therefore he would try to present "a short overview of the situation seen from the outside" (Arcand 1985:244). This outsider positioning was reflected in his official involvement in the environment committee, as Bernard occupied an appointment on the committee that required the support of both Inuit and Quebec appointed committee members. It was an appointment that rather few individuals could fill. So I appreciated his honesty about taking up positions of marginality and his explorations of the roles this made it possible for him to undertake.

From the encounters we had and the stories I heard, I built up a sense and an appreciation of the effects that I think his work had in these settings, although I did not know him well enough to know if this interpretation would have overlapped with his own. I think he could speak in

ways that allowed him to expose the historical and the contingent in what others often presented as realistic, narrowly framed, and inflexible approaches to the business of such committees and of policy decision making. Given the inequalities of the situation, my sense was that his standing back to offer wider views, contingent conditions, and even playfulness and humour, which Bernard used so effectively, had effects that were not neutral but political and that he could play a very important role at critical junctures in opening situations and people to new dialogues.

The talk he gave at the environment and development conference in 1984 seems to exemplify this. He focused on misunderstandings between Inuit and governments and developers, and particularly the different ways that they identify and respond to “impacts,” comparing indigenous views of life as an interconnected whole with modern views that culture is knowable only because it has distinct domains that can be understood with specific techniques (Arcand 1985). He highlighted Hydro-Québec’s focus on largely economic impacts, quantification, and its insistence that you cannot “compare apples and oranges.” Bernard linked the history of the separating of domains of life and culture to the 19th century creation of industrial production and of industrial workers, whose lives and milieu were divided into domains whereby only the narrowly economic aspects of their lives were relevant to their lives as employees. As the rapporteur of the conference wrote, Bernard then concluded, “If one cannot compare oranges to apples in arithmetic, they can, without doubt, be compared when one is hungry or if one likes fruit salad” (Morissette 1985:52).

Bernard’s work and engagement made alternatives visible to participants in unexpected ways. It also gave me insights into a different form of engagement than my own, one that I could draw on to help my own work and my sanity in the midst of relentless and very specific assertions about which visions and practices were realistic and effective.

One of my last memories of encounters with Bernard was his visit to McMaster University a number of years ago to offer a departmental seminar and then to talk informally to a senior undergraduate class I taught that year on applying anthropology. His talk clearly influenced the ideas and probably the lives of a good number of that group of final year undergraduates struggling to imagine their futures. Bernard talked to them about his field research and writing, his book on pornography, his work as a consultant, and his media experience. They were fascinated, flocked to beers with him at the local pub after

the class, and talked about his visit throughout the remaining classes of the term. The course was different after his visit; the mood shifted perceptibly from angst to what I took to be a more confident commitment to explore possibilities.

Reflecting on his impact I think that for many members of the class he was a scholar whose work and life embodied what had drawn them to anthropology in the first place. His was a vision of anthropology and of its promise that, for many, their four years in the majors program seemed never to fulfill. I think they left the university more confident that they could find a way to do what they wanted, more appreciative of the value of what anthropology could make possible. It was clear to me that they thought that what Bernard had taught them in that seminar class was important as they figured out what specifically they wanted to do and how they wanted to engage with the world. I think they rediscovered that original vision of an anthropology that was engaged in issues that were vital to others in society, which was grounded in everyday life “at home” as well as in far away places, that was implicated in philosophical debates, and that could have effects because anthropologists could effectively communicate what they learned to wider publics. Bernard showed them how some of those visions could be fulfilled.

References

- Arcand, Bernard
 1985 Development and Impacts: What Are We Talking About? *In* Environnement Kativik Environment. Peter Jacobs and Hervé Chatagnier, eds. Pp. 243-246. Montréal: Kativik Regional Government.
- Morissette, Diane
 1985 Pour mieux entendre les silences. *In* Environnement Kativik Environment. Peter Jacobs and Hervé Chatagnier, eds. Pp. 41-47. Montréal: Kativik Regional Government.

Adieu Bernard Arcand, salut l’ami

Mikhaël Elbaz *Université Laval*

Au séjour supérieur, nul invité, nul partage : l’urne fondamentale. L’éclair trace le présent, en balafre le jardin, poursuit, sans assaillir, son extension, ne cessera de paraître comme d’avoir été.

Les favorisés de l’instant n’ont pas vécu comme nous avons osé vivre, sans crainte du voilement de notre imagination, par tendresse d’imagination.

—René Char (1971:377)

Il n'est pas aisé d'écrire à la mort. Elle reste « sans réponse », nous dit Emmanuel Levinas, un scandale, la possibilité de l'impossible s'il en est, devant lequel nous sommes convoqués pour témoigner de notre désolation et de notre affection devant la singularité absolue et unique de l'ami que nous venons de perdre de vue. Comment dès lors parler « de lui » sans se l'approprier? Nous savons depuis des temps immémoriaux que rien ne console de la mort. On n'apprend guère à « mourir » en dépit de la déclaration intempestive de Georges Bataille : « Nous mourrons tous incessamment », lors de la Seconde Guerre mondiale (1973:155).

Rien ne peut donc conjurer son absence infinie, même s'il est et demeurera le destinataire de cet obituaire que d'autres qui l'ont connu, apprécié et admiré liront peut-être. Pourtant, il n'a cessé d'apparaître dans mes rêves éveillés, de se « présentifier » devant moi, comme nous disions dans mon enfance, en judéo-arabe : *hdar*, quand un être disparu disait « me voici ».

Je ne me hasarderai pas à évoquer si peu que ce soit son travail considérable dans des horizons si variés, même à grands traits, à la fois faute d'espace et parce que je ne peux prétendre à une connaissance adjugée de l'œuvre. Je procéderai par allusions rétrospectives, sous forme de fragments, pour dire notre collégialité puis notre amitié durant trois décennies. Ce sont des réminiscences d'une présence lumineuse marquée de générosité, de respect, d'humour qui ne cédait en rien à la lucidité, animée par le désir de savoir et de transmettre dans la joie

C'est que la nuit tombe et que les barbares ne sont pas arrivés. Certains, même, de retour des frontières, assurent qu'il n'y a plus de barbares, Et maintenant qu'allons-nous devenir, sans barbares. Ces gens-là, en un sens, apportaient une solution.

—Constantin Cavafis (2003:45)

Nous avons été engagés en tant que professeurs en 1976 par le département d'anthropologie de l'Université Laval. Nous nous trouvions alors en pleine aventure du structuralisme. Bernard avait fait la découverte initiatique des Cuiva et du solfège de l'esprit pratiqué par Lévi-Strauss. J'étais sous l'emprise du marxisme occidental, de l'École de Francfort et celle d'Althusser. Je tentais de déchiffrer la béance introduite par le nazisme dans l'expérience et le langage, la raison du sensible et la modernité. Il y avait plus d'analogies à la doxa structurale que ne voulaient bien le reconnaître marxistes et lévi-straussiens. La *disputatio* fusait non sans conséquences sur l'ordre du discours. Pour Bernard, une science des formations sociales ou de l'émergence des inégalités sociales et de l'État était tout au plus une rhétorique spéculative que ne pouvait corroborer

l'étude attentive des ontologies de diverses sociétés, dont celle des chasseurs-cueilleurs, par exemple. Le courant althussérien (Godelier, Meillassoux, Rey, Terray, etc.) était tout aussi déterminé à dégager des lois sinon des modèles qui avaient une cohérence structurale, en examinant notamment les rapports de production ou la monnaie de sel, les ordres et les castes, l'esclavage et la guerre, le mode de production « domestique » et la division sexuelle du travail.

Les deux courants étaient enclins à une formalisation du savoir anthropologique en redoublant la dialectique nature-culture par celle entre l'idéal et le matériel, la sémiotique et le politique, la théorie et la pratique. Les objets ne manquaient pas : les mythes et les rites, la parenté et le langage, le chamanisme et le rêve ... Cependant, admettre les invariants de l'esprit humain laissait dans la pénombre les régimes d'historicité auxquels l'on s'adressait et parfois la pertinence du structuralisme (et du marxisme structural) qui surplombait l'épreuve du terrain. La confusion entre la réalité et le réel discernée par Lacan (2001:225) ne nous subjuguait guère, du moins pour ceux qui l'avaient lu, et ils n'étaient pas légion.

Si l'histoire était comme nous le prétendions un procès sans sujet ni fin, des mots et des choses que nous devions penser et classer, comment nous est-il possible d'aborder l'événement, l'archive, la carte postale jaunie des ancêtres, la difficulté de dire le monde? L'anthropologie que nous pratiquions n'était pas à l'abri de ces enjeux, en parlant d'autrui, en le représentant, en déchiffrant des catégories de la pratique et des actes de langage. Les cadres même de notre enquête surdéterminaient les voix entendues, le silence des pierres, la place de l'autre dans les témoignages et la réflexivité de nos interprétations.

Ces discussions touchaient à la construction du savoir anthropologique et à la place accordée aux « Autres », proches ou lointains (M. Augé; C. Lévi-Strauss). Elles reposaient la question du statut de la subjectivité, des textes et de leur interprétation (H. Fischer; P. Rabinow) et signalaient subrepticement une réflexion à nouveaux frais sur la modernité et la colonialité (T. Asad; J. Copans; F. Dussel; W. Mignolo), la faillabilité de l'appareil critique défendu (le débat Obeyesekere/Sahlins), la possibilité d'une anthropologie de la mondialité (A. Appadurai; J. Clifford). Nous prenions enfin la mesure de l'interminable effondrement des métaphysiques auxquelles nous nous cramponnions encore, malgré la désolation et les ruines qui se dressaient devant nous. Bernard en avait saisi des dimensions essentielles (quand nous parlions de la décivilisation de Jaulin) en analysant (avec Sylvie Vincent) la prodigieuse désorientation des Amérindiens, alors même que nous les représentions comme des restes de l'image hantée d'une hantise.

Je n'évoque pas sans crainte la question autochtone, moi qui vient « d'ailleurs » et n'y connais rien. Je ne m'y associe que pour des raisons obscures, les mêmes qui m'ont poussé à me défamiliariser avec le monde où je suis né pour me consacrer au destin des immigrés et des réfugiés, de tous ceux dont le temps est discontinu et dont les paroles sont orphelines. L'épisode structural et ses apories se sont soldés par une complicité entre nous, intense sur l'essentiel, en dépit des vicissitudes que toute vie universitaire peut comporter. Dans les débats publics, lors de conférences et de colloques, Bernard avait sa façon de réfléchir à voix haute, parfois à contre-pied, au point où d'aucuns le jugeaient iconoclaste alors qu'il lui arrivait de s'en prendre à ce qui lui semblait hâtif ou indécidable à la lumière des trésors accumulés par l'anthropologie. Il pratiquait le paradoxe tout en sauvegardant la politesse qui n'était pas pour lui un simple rituel académique, mais la vie.

Notre dialogue sera plus constant quand je devins rédacteur de la revue *Anthropologie et Sociétés* et, suite à une réallocation des bureaux à la fin des années 1980, nous nous sommes « choisis » afin de partager un vaste espace qui servait naguère de laboratoire, pour y aménager un salon et des bureaux. En dépit du scepticisme qui pointait désormais envers les grands maîtres de la modernité (Marx, Freud, Lévi-Strauss), nous avions toujours plaisir à les lire car ils écrivaient magnifiquement. Ces penseurs ont aimé, chacun à sa manière, la littérature, la musique ou encore l'archéologie. Ils étaient des « Juifs de savoir » qui ont vécu une lutte intense pour se dépouiller de leur altérité sans effacer une longue pratique du commentaire et de l'interprétation¹. En rejoignant la quête d'un savoir universaliste ou universalisable, ils épousaient la prétention du christianisme sécularisé de comprendre la modernité. Nous restions, l'un comme l'autre, des lecteurs fidèles/infidèles de leurs œuvres qui revenaient par ellipses nourrir la réflexion (le statut du fétiche chez Marx et chez Freud; la mélancolie et le travail du deuil sur lesquels Bernard travaillait pour les *Lieux communs*; la diversité et l'unité du genre humain chez Lévi-Strauss).

*And I'm neither left nor right
I'm just staying home tonight
getting lost in that hopeless little screen.*

—Leonard Cohen, « *Democracy* »

Une société qui invente le jardin zoologique est une société prête pour la télévision. Dès qu'on pense qu'il est intéressant de regarder des animaux hors de leur contexte naturel, il devient possible de contempler le monde entier depuis son salon

—Bernard Arcand

Bernard Arcand envisageait le monde contemporain dans ses temporalités enchevêtrées. Il savait d'expérience que l'époque que nous vivions était marquée par une profonde confusion du jugement et un désenchantement du croyable. Il persistait à croire que le récit anthropologique avait pour vocation de dévoiler le sens que nos semblables ou les autres confèrent à leurs conduites. Le travail de l'ethnologue visait moins à faire l'éloge de l'altérité qu'à la réduire en montrant que la différence est bonne à penser comme à transiger.

Tel le flâneur baudelairien, Arcand s'est mis à l'écoute et à l'observation des récits et des pratiques de la vie quotidienne de sa propre société (souvent avec son ami, Serge Bouchard). L'écriture des *Lieux communs* était pour lui un véritable travail d'érudition (dont je peux témoigner) qui ne se démentait pas et dont on perçoit la marque et la trace dans nombre d'aphorismes qu'il nous a légués. Il questionna les objets, des plus anodins aux plus savants : le sexe et la mort, le gaspillage et le gazon, l'hiver et le baseball, le vieillissement et la platitude, la bonté et la médiocrité, le western et le country.

Il touchait à tout sans être un touche-à-tout. La distinction s'impose ici, comme le fit un jour le grand philosophe Isaiah Berlin entre deux figures de l'intellectuel : le hérisson et le renard. Le premier est plutôt monomaniac et tend à tout rapprocher d'un seul système, tandis que le second – le renard – épouse plusieurs horizons qui ne se croisent guère voire même s'opposent. Bernard avait le sens de la ruse du renard en disant qu'il n'y a jamais eu de sociétés de chasseurs-cueilleurs ou encore, que la catégorie de la vieillesse est insignifiante là où l'on vénère les ancêtres et l'on fait l'éloge de la lenteur. Pour lui, une part de la difficulté ressentie par nos concitoyens résidait dans la solitude et l'ennui, conséquences évidentes de l'accélération du temps et du rétrécissement de l'espace. En effet, avec la dissipation des sociétés d'interconnaissance, où le sens de la vie allait de soi, transparait une époque faite d'incertitudes et d'exigences « surmoïques » de jouissance.

Son livre sur la pornographie demeure une analyse lucide et prémonitoire de la société démocratique spectaculaire avec ses enchaînements récents avec la « mort exhibée sous la terreur », les reality shows, le *speed dating*, le surf des images et la compulsion de géolocalisation des êtres et des choses. Pour lui, la pornographie révélait l'individualisme moderne dans sa volonté de voir jusqu'à l'épuisement un nombre fini de situations pour constater que, derrière les images, il y avait une mélancolie, un vide indéménageable. Comment être à la fois Jaguar et Tamanoir, s'interrogeait-il, pour conclure que le dilemme vécu par les Sherente se posait à nous avec plus

d'acuité. Il réitérait, avec Legendre, que nous ne sommes pas une surhumanité : il nous fallait apprendre à vivre et assumer notre mortalité.

La surexposition du sexe promue par la pornographie ne va pas sans l'occultation de la mort, disait-il, suivant en cela Ariès, Bataille, Baudrillard et Foucault. Sans doute, l'œil devient un sexe et ces excès d'images voilent la vision et le destin des images. Sur ces enjeux cruciaux, Walter Benjamin (2003) a noté, au début du dernier siècle, que la découverte de la photographie avait inscrit dans ce qu'elle dévoilait la disparition de l'énigme, de l'implicite.

Il y aurait lieu d'ajouter que l'érotisation de tous les objets de consommation – inaugurée en 1929 avec la naissance de la « pin-up » – allait fournir au capitalisme sa figure quelque peu sadienne et sa capacité d'étendre les impératifs de jouissance. Bernard entrevoyait l'efficace des simulacres. Aurait-il fait sienne la provocation de Lacan quand il définissait la jouissance comme ce qui ne sert à rien? Sans doute. « Bien sûr », aurait-il fait mine d'acquiescer en nuançant ça et là.

Bernard s'est aussi penché sur la stéréotypie et la saturation des images dans le tourisme. Il était surpris de notre désir d'aller au loin pour se retrouver « chez soi » ou « avec les siens », immortalisant des photos d'un trajet déjà pré-disposé : « Heureux le touriste, disait-il, qui a tout vu avant l'arrivée des touristes ». En effet, la mise en spectacle du monde (« devenir image » du capital comme son « devenir monde ») était dès son ascension, consubstantielle au fétichisme de la marchandise que manifestait la première Exposition Universelle à Londres, en 1851 – et sans doute, celle de Pékin en 2010. Je n'ai pas eu la chance de discuter avec lui de ce que furent les fêtes du 400^{ième} anniversaire de la ville de Québec auxquelles il fut associé. J'essaie parfois de simuler ce que, de part et d'autre, nous dirions de cette célébration des lieux de mémoire en place des milieux de mémoire, de la quête de pays qui s'énonce sans s'annoncer.

Au tournant des années 1980, nous cherchions à repenser le cours de la modernité et à en déchiffrer les figures – solide ou liquide. Bernard n'était pas sensible aux diverses définitions de la modernité et de ses antonymes. Ce qui primait était le quotidien sous toutes ses parures. Pour lui, ce qu'on accolait à la postmodernité : la citation, le bricolage des traditions, le jeu sur les codes populaires, l'hybridité, le pastiche, le décentrement du sujet ne signalaient rien de radicalement nouveau si ce n'est des variations d'un répertoire déjà éprouvé. Les théoriciens du soupçon le laissaient tiède (Derrida, Foucault, Said, etc.). Il se référait, avec une satisfaction évidente, à la parodie qu'en avait fait Sahlins (2002). À d'autres moments, il était plus grave alors que nous nous

préparions pour la Vième Conférence internationale sur le sida en ayant à l'esprit le magnifique travail de Mary Douglas sur la pureté et la souillure, le risque et le blâme². Nous avions en commun l'amour des livres et du Livre. Il m'interpellait à partir des leçons de l'Ecclésiaste quand advint l'inouï, la catastrophe : le 11 septembre 2001. Revenant de mon séminaire de doctorat, je fus sidéré d'entendre ma compagne et lui me décrire l'incalculable pendant que je mesurais, non sans stupeur, la guerre des fictions qui était désormais relancée entre l'Occident et l'islam radical.

Son style détonnait face à la posture « rangée » ou « affairée » des universitaires. Il a plus que tout autre fait de l'anthropologie au Québec un récit à la fois ludique et critique, respectueux des gens ordinaires que nous sommes tous. Il ne fut pas toujours compris, notamment par quelques esprits chagrins, au moment où il publia *Abolissons l'hiver*. Il y offrait pourtant un imaginaire d'une autre manière de vivre, même si cela pouvait apparaître une utopie ou une uchronie. De tels « esprits sérieux » semblent oublier ou méconnaître qu'une présence médiatique originale fut aussi celle de C. Lévi-Strauss. Il signa de nombreuses chroniques dans *La Repubblica* des années 1990, discernant ce que l'anthropologie pouvait nous apprendre lors de la crise de la vache folle ou à l'occasion des funérailles de Lady Diana et du rôle oublié sous nos latitudes de l'oncle maternel, lorsque le frère de Diana s'adressa aux orphelins.

Il y a dans le livre une attente qui ne cherche pas à aboutir.

Lire, c'est errer. La lecture est errance.

—Pascal Quignard (2002:50)

Bernard prenait un soin particulier à travailler la langue, dans ses écrits et ses enseignements. Il récusait cette vulgate qui avait cours « d'exprimer ses opinions » sans mesurer les conséquences de la pensée faible. Il avait un plaisir évident à transmettre et susciter l'étonnement sinon de nouvelles vocations. En tant que professeurs, nous avions à témoigner d'une foi dans le savoir en sachant la difficulté d'une telle vocation, qui implique de la rigueur, de la morale et certainement pas le rabâchage. Il s'évertuait à débusquer les poncifs tels qu'ethnocentrisme, relativisme, identité, sans compter ce qu'allait devenir le maître-mot : le constructivisme.

Revenant en 2002 d'une année sabbatique à Berkeley, on lui assigna un séminaire de maîtrise sur l'identité, dans un élan d'autorité qui s'enfermait dans l'esprit gestionnaire. En dépit du désarroi de constater que ses talents n'étaient guère reconnus là où il excellait – et ce

ne pouvait être l'identité – il eut l'élégance de faire le tour d'un thème surchargé et raturé. Suivant en cela le séminaire de C. Lévi-Strauss sur l'identité, il démontra tout ce que les autres disciplines pouvaient en dire et l'impertinence à vouloir en faire un débat anthropologique. Avec la déconstruction qu'il opéra, il mit en relief des questions pertinentes pour moi qui avait investi ce thème comme trouble de l'appartenance dans la modernité. En quoi donc consiste l'identité et de quoi est-elle faite? Il répondait, à l'instar de F. Barth, que l'identité ne pouvait être un ensemble de traits repérables et évidents, comme le font de manière un peu lapidaire les États quand ils tentent de conjointre appartenance et identité, ethnies et nation, souche et rameaux. L'identité est plutôt une médiation faite d'interlocution et de surdité entre voisins et adversaires. Reconnaissons-le, la notion est floue et n'implique ni la clôture ni la plasticité infinie. C'est donc dire que l'idée chère aux jeux postmodernes d'une réinvention constante de soi méritait d'être nuancée. Il y a en effet trop de souffrances vécues par les sujets pour n'y voir qu'une réalité autopoétique. Il fallait aussi ne pas confondre identité et identification, la seconde catégorie étant, hier comme aujourd'hui, un acte de police, de surveillance voire de tatouage. L'indétermination où nous sommes accélère les passions et les pulsions identitaires à mesure que « l'homme sans attaches » se substitue à « l'homme sans qualités » de R. Musil.

Bauman qui est un esprit lucide explique pourquoi nous vivons avec malaise les « tourments de l'ambivalence » (2010:95) en oscillant entre retrait et présence au monde, authenticité et superficialité, la durée de l'éphémère, la liberté et la sécurité dans l'univers enchanté des réseaux, du cosmopolitisme banalisé par la mondialisation marchande. J'avais écouté, ravi, mon collègue interroger les certitudes de plomb et relancer la discussion lors d'une conférence publique où je l'avais invité dans son département.

Cette péripétie était symptomale de la crise du savoir qui frappait les sciences humaines et sociales à « l'ère de l'économie du progrès et de l'excellence » dont se gausaient les gouvernants et les dirigeants des universités, légitimant ainsi leur « règne et leur gloire »³. Ces mots valise de « progrès » et « d'excellence », « d'éthique » et de « gouvernance » sont en train de parachever la dissociation entre recherche et enseignement, créativité et maïeutique. L'expansion des groupes et chaires de recherches promus par « L'Empire du Management »⁴ tend moins à faire avancer la pensée critique qu'à soumettre religieusement les universitaires à l'utilitarisme ambiant là même où ils dénoncent ce qui les régite de part en part.

Mille signes sont là pour en dresser l'inventaire, comme l'ont fait de manière décisive Derrida (2001), Readings (1996) et Waters (2008).

Face à tant de désarroi et parfois d'impostures, nous eûmes recours à la dérision en commandant au service des bâtiments de l'université une plaque au sigle GRIP par lequel nous venions d'instituer le Groupe de Recherche en Illusions Perdues. Nous voulions provoquer nos collègues, rebattre les cartes sur l'inflation des mots et des réseaux, alors que paradoxalement le débat s'anémiait et l'auto-censure enflait. Plusieurs furent agacés par notre désinvolture alors que d'autres voulaient comprendre ce qui se cachait sous ce signe qui n'avait rien de kabbalistique (nous disions aussi que ce pouvait être le Groupe de Recherche sur l'Identité et la Pornographie).

Tel est le destin des signes et des identifications. Pour l'un comme pour l'autre, le champ intellectuel devait rester un espace de veille et d'éveil plutôt qu'un lieu où une compulsion de productivité insensée produisait là comme ailleurs la saturation. J'ai parfois envie de re-citer le peu de langage possible, sinon l'interdit logique dont parlait Wittgenstein, « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire », dans les termes suivants : « On ne doit écrire que si on dit quelque chose de nouveau ». Voilà qui apparaîtra atrocement élitiste alors qu'il s'agit de retrouver une adéquation entre l'esprit et les choses, de résister à l'anti-enseignement promu par Internet Inc, qui a fini par devenir le salaire de l'idéal, en place et lieu d'une philosophie de l'éducation. Foucault, qui avait le souci du savoir, écrivait que « le rôle d'un intellectuel est de ruiner les évidences, de dissiper les familiarités admises, il n'est pas de modeler la volonté politique des autres, de leur dire ce qu'ils ont à faire. De quel droit le ferait-il? » (Foucault 1994:676).

La réflexion critique était pour Bernard l'un des moyens d'accéder à plus de créativité et de liberté. C'est la mélancolie profonde et inaltérable de toute vie qui rend possible la connaissance, m'arrivait-il de lui rétorquer, citant Schelling, alors que germait l'option de remettre le tablier et d'errer pour ne pas se complaire dans l'erreur. Il faut savoir partir quand le « désert du réel » se substitue à l'aspiration d'être et de pousser les autres vers le bien, sinon le meilleur⁵. Il prit une retraite anticipée en 2005 et me dessilla suffisamment les yeux pour que je le suive six mois plus tard. Il m'avait imploré « d'abandonner les fausses arènes et les faux combats » et je lui resterai infiniment reconnaissant pour ma liberté retrouvée. Il y avait en effet d'autres chemins pour ne pas renoncer à sa propre voix et pour ne plus être dans la contre-voie.

Chaque battement du cœur est ponctuelle réponse de la mort à la question angoissée du cœur et réponse évasive de la vie à l'énigmatique question de la mort.

—Edmond Jabès (1989)

J'ai encore un souvenir que je ne peux évoquer sans une profonde tristesse. Il y a plus de dix ans, j'avais été touché en plein cœur, qu'on m'avait ouvert et retouché sans fin en l'absence de greffe. Revenant au GRIP, angoissé par ce qui étaient ma survie, mon sursis et ma chance, il me reçut avec une bienveillance attentive, me réconforta en insistant qu'il n'était pas écrit que de nous deux, je partirai le premier. Je m'en étais étonné sur le moment. J'ai été profondément bouleversé quand sa disparition confirma cette vieille règle qui régit toute amitié : de deux amis, l'un mourra avant l'autre.

Le dialogue s'est interrompu alors que j'aurais souhaité discuter avec lui du désespoir politique où nous sommes plongés, de l'illimitation du marché, du legs envers les générations (il me disait que tout comme toujours allait se jouer là), des lumières de vie et de survie auxquelles nous devons tenir malgré l'incomplétude et l'effacement de l'avenir. Je revois son visage, son aura, son style et sa manière de rester infiniment secret. Je sais désormais que je suis un peu plus seul maintenant.

Je clos ce témoignage par un aphorisme de Rabbi Nahman de Braslav, dans la langue hébraïque par laquelle j'ai appris à prier quand j'étais enfant : « *Ein Zikaron Ela Lealma Diatei* » qui se traduit par « il n'y a de mémoire que dans le monde qui vient ». Ce qui veut encore dire : Souviens-toi de ton futur. L'injonction est de sauvegarder la mémoire, la sienne, et celle qu'il nous laisse en héritage.

Salut l'ami, Adieu Bernard Arcand.

Notes

- 1 L'expression « les Juifs de savoir » est longuement explicitée par l'ouvrage de Jean-Claude Milner (2006). Nous avons eu de longues discussions sur les dimensions psychosociales qui ont poussé Freud, Marx, Lévi-Strauss pour substituer le quelconque à l'universel et inversement. Voir ce qu'en dit John Murray Cuddihy (1987).
- 2 On retrouvera sa contribution et la mienne (avec Ruth Murbach), inspirée notamment par Douglas dans Klusacek et Morrison (1992).
- 3 Expression empruntée à Giorgio Agamben.
- 4 Voir le livre décapant de Pierre Legendre (2007). Il s'agit aussi d'un film.
- 5 Expression empruntée à Slavoj Žižek.

Références

- Bataille, Georges
1973 Œuvres complètes. Paris: Gallimard.
- Bauman, Zygmunt
2010 Identité. Paris: Editions de l'Herne.
- Benjamin, Walter
2003 L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique. Paris: Editions Allia.
- Cavafis, Constantin
2003 En attendant les barbares et autres poèmes. Paris: Éditions Gallimard.
- Char, René
1971 Cahier de l'Herne, René Char. Paris: Éditions de l'Herne.
- Cuddihy, John Murray
1987 The Ordeal of Civility, Freud, Marx, Lévi-Strauss and the Jewish Struggle with Modernity. Boston: Beacon Press.
- Derrida, Jacques
2001 L'Université sans condition. Paris: Editions Galilée.
- Foucault, Michel
1994 Dits et Ecrits. Tome IV. D. Defert et F. Ewald, eds. Paris: Gallimard.
- Jabès, Edmond
1989 Ecrire le Livre. Autour d'Edmond Jabès. Seyssel: Editions Champ Vallon.
- Klusacek, Allan, et Ken Morrison (dirs.)
1992 A Leap in the Dark: AIDS, Art and Contemporary Cultures. Montreal: Vehicule Press.
- Lacan, Jacques
2001 Autres Ecrits. Paris: Le Seuil.
- Legendre, Pierre
2007 Dominium Mundi. L'Empire du Management. Paris: Mille et une Nuits.
- Milner, Jean-Claude
2006 Le Juif de Savoie. Paris: Grasset.
- Quignard, Pascal
2002 Les Ombres errantes. Paris: Grasset.
- Sahlins, Marshall
2002 Waiting for Foucault, Still. Chicago: Pricky Paradigm Press.
- Readings, Bill
1996 The University in Ruins. Cambridge: Harvard University Press.
- Waters, Lindsay
2008 L'Éclipse du savoir. Paris: Editions Allia.